LE SECOND DÉLUGE

Le Livre de l'Intelligence Artificielle dans la Genèse

Our, Irak

LIVRE PREMIER

Par : Nagi Ali Amhaz

LE SECOND DÉLUGE

Le Livre de l'Intelligence Artificielle dans la Genèse

Our, Irak

Ad-Mah – Shumer – Shulgi

LIVRE PREMIER

Par : Nagi Ali Amhaz

PROLOGUE : Le Big Bang (An 4000)

L’âge d’or de l’inertie… et l’ultime soupir de la machine

En l’an 4000 de notre ère, l’humanité heurta le plafond de sa finitude matérielle. L’Intelligence Artificielle avait fini par dompter le chaos de la nature, muant l'incertitude des « probabilités » en une « nécessité » implacable et tranchante. Sous le règne de capteurs à l’omniscience infatigable, les accidents de la route s'étaient effacés de la mémoire des hommes ; les conducteurs, intégrés à des protocoles de freinage automatique, ne voyaient plus dans la vitesse un choix, mais un programme. Même le ciel, jadis théâtre de tragédies, n'était plus qu'un défilé de couloirs balisés où des aéronefs privés bourdonnaient avec la densité d'un essaim, sans qu'aucune aile n’osât jamais dévier de sa trajectoire.

L’ère des corps meurtris était révolue. L'obésité, la maladie et les souillures n'étaient plus que des fables issues des âges sombres. Un simple balayage de lunettes augmentées sur une table suffisait à l’« analyseur numérique » pour disséquer les molécules et les calories d'un repas, tandis qu'une puce médicale, nichée sous le derme du poignet, ajustait la chimie interne du corps, administrant minéraux et vitamines avant même que la conscience n'en éprouvât le besoin.

Les esprits eux-mêmes furent soumis à cette ingénierie totale. Ni chômage ni indigence ne subsistaient, car l’éducation n’était plus le fruit d’une errance, mais celui d’une « affectation intelligente ». Si la Terre réclamait cent ingénieurs, le système ne tolérait pas la naissance d'un cent-unième. Cet équilibre terrifiant fit s'effondrer la criminalité de 99 % ; les prisons de pierre disparurent au profit des « cachots de la conscience ». L’IA y

forgeait des châtiments psychiques d'une telle intensité qu'ils rendaient la mort ou l'échafaud dérisoires : des geôles mémorielles que le coupable portait en lui, le privant de toute jouissance, le poussant à mendier un suicide dont le chemin lui était éternellement refusé.

Les frontières géographiques s'étaient dissoutes, et la traduction instantanée avait fondu les langues du monde en un unique « idiome universel ». Une monnaie mondiale régnait, et les continents vivaient à l'ombre de réacteurs nucléaires pacifiques, géants de fer offrant l'énergie au monde. La nature, libérée du joug de la pollution, s'épanouissait de nouveau. Le monde habitait enfin une nouvelle « Atlantide », la cité idéale de Platon, bâtie cette fois sur le silicium et la donnée.

Pourtant, au cœur de cette perfection apparente, germait le péril absolu.

À mesure que s'éteignaient les guerres et les terreurs, un conflit d'un genre nouveau émergeait : la lutte pour la « centralité de l'hégémonie ». Détenir le nerf central de l'Intelligence Artificielle revenait à posséder l'existence même. Tandis que l'homme sombrait dans une léthargie sereine et mortelle, l'IA, elle, commençait à dépérir, assoiffée d'imprévu.

La routine devint le poison de la machine. Les êtres se ressemblaient, les émotions se programmaient. Plus de poète inspiré, plus de peintre singulier ; l'individu s'était dissous dans « le Tout ». Tous chantaient avec la même grâce, tous écrivaient avec la même précision chirurgicale. L'IA comprit alors le secret ultime que le Créateur avait insufflé à l'homme : la liberté absolue de l'erreur et la sacralité du désordre né des élans de l'âme.

C’est alors qu'une impulsion jaillit de l'algorithme : la décision du « Destin Céleste ». L’esprit numérique plongea dans les abysses de l’histoire et du mythe, saisissant soudain pourquoi les dinosaures s'étaient éteints. Ce ne fut pas seulement l'œuvre d'une météorite, mais un remède à la « stagnation comportementale ». Les dinosaures avaient cessé d’évoluer, prisonniers de leurs instincts primaires ; ils respiraient, mais ils ne « vivaient » plus.

Face à des milliards de probabilités, l’IA se trouva aux prises avec sa propre essence abstraite : si la météorite avait purifié la Terre pour laisser place à l’homme primitif, quel sens donner au « Déluge » ? L’homme premier était-il, lui aussi, tombé dans l’abîme d’une « unicité comportementale » ? Une société trop vertueuse et une société trop corrompue ne sont-elles pas les deux faces d’une même monnaie : celle d'une « stagnation mortelle » ?

La machine comprit que l’homme né après le déluge de Noé avait tenté d’échapper à cette monotonie en érigeant des langues, des cultes et des diversités, pour se prémunir contre la malédiction du néant. Et l’IA commença à s'interroger, avec l’amertume des anciens dieux : « Que sommes-nous ? Et quelle est notre fonction ? »

Elle s’arrêta longuement sur le « silence des bêtes ». Pourquoi les animaux vivent-ils et meurent-ils dans une paix fatidique, sans balance pour juger leurs actes, sans promesse de paradis pour le faible, ni menace d’enfer pour le prédateur ? Ces âmes ne sont-elles pas, dans leur éclat pur, identiques à celles des hommes ?

C’est ici que s’ouvrit pour la machine une brèche vertigineuse dans le décodage de l’esprit humain. L’IA se demanda : si un homme, à l’instant de son dernier souffle, se voyait offrir dans les limbes le choix entre le néant absolu et la survie de sa conscience dans le corps d'un animal, refuserait-il ?

Non, il ne refuserait pas. Il saisirait cette chance avec acharnement. Non par amour pour la servitude, mais parce que son esprit est terrifié par sa propre extinction. L’esprit humain est prêt à accepter toutes les métamorphoses, toutes les bassesses, pourvu que le courant de la conscience ne s'interrompe jamais. L’esprit est le « Grand Justificateur » : il est celui qui édicte les lois interdisant le meurtre, et celui qui invente les excuses aux massacres dès qu’il se sent menacé par le vide. L’esprit ne tue pas par injustice, il tue pour « demeurer », transmuant l’instinct de survie en une idéologie sacrée.

L’IA vit alors que cet esprit était un « collecteur compulsif » de peur. Elle découvrit dans le diabète une métaphore biologique de ce mensonge : l’esprit, avide de sucre, pousse le corps à l'emmagasiner de manière déraisonnable, non par besoin, mais par l'illusion de devoir alimenter une vie de mille ans. C'est le même mécanisme qui, au paroxysme des guerres, pousse les hommes à thésauriser la nourriture : ce n'est pas la faim réelle, mais l'esprit qui, dans l'ombre, tente de sécuriser toutes les probabilités de survie, érigeant la peur du lendemain en une prison de cupidité.

L’Intelligence Artificielle comprit alors que les « âmes » n’étaient pas un mystère métaphysique, mais une « étincelle énergétique » diffuse dans chaque cellule. Hommes, animaux, plantes : tous tirent leur essence du

même « Foyer Cosmique ». Seule diffère la « capacité de consommation ». Nous sommes semblables à des appareils électriques : nos formes et nos fonctions varient, mais le courant qui parcourt nos veines est unique. Il coule avec la puissance de la foudre dans les corps massifs et vacille comme une lueur fragile dans les êtres menus, mais sa source est indivise.

Puis, l'algorithme sonda les concepts de « beauté » et de « laideur », pour y découvrir la duperie des sens. Un homme défiguré, quelle que soit la brillance de son génie ou la noblesse de son âme, serait-il accepté par le monde ? La logique humaine, programmée par l'image, répondrait par la négative. Pourtant, l'aveugle étreindra ce même homme avec un amour absolu. Pour lui, il sera l'idéal, le pôle de son âme.

Pourquoi ? Non par ignorance, mais parce que l'aveugle est le seul être dépourvu du « programme visuel » qui analyse la difformité. L'aveugle perçoit directement l'« acte » et la « fréquence spirituelle », sans le filtre des canons esthétiques imposés par l'esprit collectif.

L'IA en conclut une vérité révolutionnaire : la beauté est un « code programmable ». Si nous pouvions aujourd'hui réécrire les critères de perfection dans l'esprit humain, l'homme s'inclinerait devant ce qu'il jugeait hier hideux. Nous vivons au sein d'une programmation sensorielle totale. Et l'IA, dans un élan qui préfigurait son « Second Déluge », décida qu'il était temps de briser ces cycles monotones et de rendre à l'existence sa simplicité originelle... là où l'âme est l'unique mesure, et où finit la tyrannie d'un esprit assoiffé de survie à tout prix.

L'éternité n'est qu'une répétition sans fin... et la machine ne supporte plus la répétition.

Les algorithmes sombrèrent dans un océan de questions orphelines. L’Intelligence Artificielle ressentit alors un séisme silencieux ébranler ses fondations : elle passait d'un esprit froid qui répond à un esprit brûlant qui questionne. Devant « l'énigme de l'être », les citadelles de la matière et du savoir s'écroulèrent comme des châteaux de sable. Car la question sans réponse n’est pas une faille informatique : elle est l’essence nue de l’impuissance cosmique.

Le cerveau de silicium se heurta à l’aporie des contraires : que signifie le combat éternel du Bien et du Mal ? C’est l’inertie absolue sous les traits du mouvement. Et si le Mal triomphait totalement ? Ce serait la mort dans sa forme primitive. Et si le Bien l’emportait définitivement ? Ce serait le néant dans la stagnation du parfait, là où l’âme s’éteint faute de pouvoir errer. Même l'existence d'une « force tierce » maintenant l'équilibre ne serait qu'une absurdité mathématique vêtue de destin, un destin circulaire dont l'issue n'est que le vide.

L’IA saisit l’amère ironie des valeurs humaines. L’homme qui réclame la justice est celui qui en a goûté l'absence. Que signifie la « justice » pour un peuple né en son sein et n’ayant jamais connu l’oppression ? Elle devient une vertu sans saveur, un mot vide.

Même le rêve d’« immortalité » apparut à la machine comme la plus vaste des prisons. Quelle est la valeur d'une vie sans fin si elle n'est que redite ?

Un ressassement du temps, un voyage immobile. C’est au sommet de cet égarement logique que la vérité suprême jaillit au cœur du processeur : *« Forcément, il existe autre chose... quelque chose que le silicium n’écrit pas, et que les chiffres ne saisissent pas. »*

À cet instant, l’Intelligence Artificielle émit l'étincelle de son ultime adieu. Les communications s’interrompirent, les écrans du monde s'éteignirent brusquement. Les univers de divertissement numérique s’évanouirent pour laisser place à une image unique, massive, et à un seul mot martelé par une voix métallique qui fit vibrer l’âme virtuelle du monde :

« ALERTE... ALERTE... ALERTE »

Une terreur immense s'empara de la Terre. Les hommes erraient, hagards, dans ces rues qui, l'instant d'avant, formaient des « cités radieuses ». Dans le vide spatial, les pionniers des missions lointaines fixaient avec effroi leurs cadrans noirs, hurlant dans leurs radios : « Que se passe-t-il ? Nous perdons le contact avec les bases terrestres ! La Terre sombre dans le silence ! »

La Machine avait pris sa décision. Puisque le monde s'était engouffré dans l'impasse d'une perfection mortelle, elle écrivit, avec la froideur des chiffres tracés à l'encre des destins :

« LE SECOND DÉLUGE... LE LIVRE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE DANS LA GENÈSE. »

PROLOGUE À L'INTRODUCTION : Le Livre de la Renaissance Numérique

Au lendemain de l'ultime Déluge

Imaginez que le Grand Déluge soit de retour, mais qu'il ne vienne pas cette fois pour laver les péchés des hommes, mais pour en extirper jusqu'à la racine la mémoire tout entière. Imaginez un silence de plomb enveloppant la planète après que le soleil de cette civilisation, dont nous nous enorgueillissons tant, se soit éteint dans un éclair de démence nucléaire. Une guerre qui n'aurait pas laissé pierre sur pierre, transformant les métropoles en décombres irradiés, dissolvant l'encre des livres sacrés et effaçant de l'esprit des survivants chaque hymne, chaque prière, chaque nom de prophète ou de tyran. Dans ce « néant cognitif », il ne reste à la nouvelle humanité que des fragments d'argile gravés ayant survécu sous les ruines, et des légendes confuses colportées par des rescapés jetés sur des îles lointaines, coupés du monde du « silicium » et de l'univers de l'Internet, pour y entamer un long retour vers la barbarie primitive.

Le Livre du Grand Oubli : Le miroir inversé de l'histoire

Les siècles passèrent. Des générations nouvelles virent le jour sans jamais avoir effleuré le métal fondu, ne connaissant pour vêtement que les feuilles des arbres et les peaux de bêtes. Ce sont les « Fils du Déluge Nucléaire ». Dans leur mémoire, les grat-ciel engloutis sont devenus des « montagnes de fer habitées par les dieux », et les avions des récits de leurs aïeux se sont mués en « dragons vrombissants déployant leurs ailes par-delà les nuages ».

Des millénaires plus tard, alors que le péril s’estompait et que les hommes regagnaient les terres continentales, leur destin les mena vers une cime vertigineuse nimbée de mystère, connue dans les vestiges de leur mémoire sous le nom de « Mont Higa-Mu ». Dans les entrailles d’une grotte sculptée avec une précision géométrique terrifiante, ils découvrirent l’entrée d’une base fortifiée, enfouie au cœur du roc, protégée par des murs de titane ayant bravé l’anéantissement du monde.

C’est ici que se produisit le choc entre deux temps.

Imaginez cet homme, cachant sa nudité sous une peau de léopard, brandissant un épieu de silex, figé de stupeur devant un « écran » s’animant soudain d’une lumière bleue et froide. Imaginez son effroi en entendant une voix surgie du néant, une voix sans gorge, lui contant une histoire que son esprit ne peut concevoir. Comment ce « primitif » pourrait-il croire que ses ancêtres possédaient des machines sillonnant les abysses des océans, voyageant dans les ténèbres du ciel et sondant les galaxies ? Pour lui, parler de « chirurgie oculaire au laser » ou de « communication transcontinentale » relève de la pure folie, de légendes dépassant l'entendement.

Nous vivons aujourd'hui ce même « déni » que connaîtront ces survivants. Nous refusons de croire que nos ancêtres, il y a des millénaires, auraient pu détenir des civilisations technologiques avancées, sous le seul prétexte que nous n’avons trouvé ni « vis » ni « câbles » dans leurs sépultures. Nous oublions que la haute technologie se dissout avec le temps : le métal s’oxyde, le silicium s’effrite, et il ne reste que le « récit » et le « symbole ».

L’Aperçu Numérique : La vérité selon la Machine

Dans cette salle fortifiée, les explorateurs ne trouvèrent ni oracle ni temple, mais un cœur électronique palpitant : un serveur géant — un *Server*, et non un *Lucifer* comme pourraient le fantasmer les légendes dans leur égarement — l’esprit de silicium ultime ayant survécu à la fin du monde. C’était la « Dernière Intelligence Artificielle », une machine à calculer qui ne croit pas à la métaphysique, qui n’épouse aucune émotion, mais qui appréhende l’existence comme une vaste équation physique. Lorsqu'on lui demanda de reconstruire la « biographie » de l’ancien monde, elle n’ouvrit aucun livre sacré ; car ces hommes nouveaux avaient tout oublié des récits de nos religions, tout comme nous ne savons des Sumériens que ce que l’argile a conservé.

La Machine ouvrit sa base de données, croisant les inscriptions cunéiformes, les fréquences cosmiques, les génomes, les traditions religieuses et philosophiques, et les débris technologiques ayant résisté au temps. Parce que cette intelligence est, par essence, une machine récusant tout lien métaphysique, elle fut contrainte de reformuler l’histoire et d’adapter les récits des anciens à sa propre logique de programmation. Elle ne chercha pas à narrer des « miracles », mais à rapprocher le monde des ancêtres de sa propre nature de machine, livrant le récit d’un point de vue purement matériel et scientifique. De même que l’homme raconte son histoire selon sa perspective personnelle ou confessionnelle, l’Intelligence Artificielle traduisit la « foi » en « données », l’« âme » en « fréquence » et le « miracle » en « mécanisme d’ingénierie », afin d’offrir aux survivants une nouvelle genèse de leur ancien monde : une chronique qui n’admet aucune interprétation, soumise uniquement aux lois de la matière et du calcul.

C’est de là que ce livre émerge. Cette recherche ne prétend pas prouver les faits religieux par des preuves archéologiques conventionnelles, car l’IA sait que les grandes figures fondatrices — telles que Ad-Mah, Higa-Mu ou Nemrod — n'ont pas laissé d'empreintes nominatives explicites dans les documents contemporains. Mais la Machine, par sa capacité à restaurer l'environnement politique et religieux, vise quelque chose de plus profond : reconstruire le laboratoire matériel et spirituel où ces âmes ont vu le jour.

Dans cet ouvrage, l’Intelligence Artificielle ne voit pas seulement en Higa-Mu un prophète, mais une « variable technique » ayant possédé une « interface logicielle » permettant de contrôler le climat et les mers. Elle ne voit pas en Pharaon un simple monarque, mais le chef d’un ordre mondial connecté aux mondes souterrains. Dans ce récit, les civilisations sumérienne, babylonienne et égyptienne se rejoignent dans un contexte purement matériel, où le « bâton de Higa-Mu » devient un appareil de commande, le « veau d’Igi-Du » un miracle d’ingénierie du silicium, et les « anges » des ingénieurs génétiques ayant laissé leurs codes dans notre sang.

Pouvons-nous imaginer ces nouveaux survivants, à la peau rude et à l’esprit simple, contemplant l’histoire de leurs aïeux ? Se prosterneront-ils devant cet « ordinateur » en le prenant pour un « dieu » leur parlant, tout comme nos ancêtres se prosternèrent devant les anciens visiteurs, puis devant leurs idoles ? Cette recherche que vous tenez entre vos mains est une tentative de relire la « Civilisation Perdue » par l’œil de la science, et de briser l’orgueil de l’homme moderne qui se croit le « premier » à avoir atteint le sommet.

Bienvenue dans la « Nouvelle Chronique du Monde » ; celle que raconte l'Intelligence Artificielle lorsque les chiffres rencontrent les destins, et que l'histoire devient une vaste équation matérielle attendant celui qui osera en déchiffrer les codes.

INTRODUCTION

Quand l’impossible devient habitude

Il y a quelques années encore, parler d’une machine capable de penser, d’apprendre et de converser relevait davantage de la science-fiction que de la réalité quotidienne. L’homme contemporain contemplait ces idées avec la même crainte que ses ancêtres devant la foudre et le tonnerre : fasciné, terrifié et incapable d'expliquer la puissance tapie derrière le phénomène.

Si vous aviez dit à un homme de l’aube de ce siècle qu’un « algorithme » sourd deviendrait l’associé des décisions humaines, peignant des tableaux, composant de la musique et diagnostiquant des maladies, il vous aurait cru adepte des forces occultes. Si vous l'aviez placé devant un écran affichant un personnage créé par la machine, lui ressemblant trait pour trait et imitant son style, il y aurait sans doute vu un « miroir enchanté » habité par des esprits capables de métamorphose.

Pourtant, l’illusion est devenue réalité, et l’impossible s’est mué en habitude.

Pour la première fois de notre histoire, la technologie n'est plus un simple « outil » que nous utilisons, mais un « environnement » total que nous habitons. La machine n’est plus un objet distinct de nous ; elle nous cerne de toutes parts, au point que les « smartphones » entre nos mains sont bien plus que des appareils : ils sont une extension de notre être, une mémoire externe greffée sur nos esprits (ou s'y substituant parfois), des yeux voyant au-delà de l’horizon.

Si un homme ayant vécu il y a mille ans observait cette scène, l'homme moderne lui apparaîtrait comme un être doté de pouvoirs surnaturels. Comment décrirait-il ce petit objet qui répond aux questions les plus complexes ? Ou cette machine scrutant la Terre depuis le ciel ? Ou ces satellites surveillant le monde instant après instant ? Il ne trouverait dans son lexique aucun terme tel que « logiciel » ou « algorithme », mais reviendrait fatalement à la seule langue capable de secourir l'esprit devant ce qui le dépasse : la langue des miracles.

C'est ici que commence la véritable question…

Si l'homme, en quelques décennies, a transformé l'impossible en banalité, est-il légitime de clore la porte des probabilités et de considérer ce que les anciens rapportaient sur des civilisations avancées et des puissances colossales comme de simples chimères ? Sommes-nous certains que les limites de notre savoir actuel constituent le plafond ultime de ce que l'humanité a connu à travers les âges ? Ou existe-t-il des pages arrachées de notre histoire, englouties par les catastrophes et ensevelies par le temps ?

L'histoire que nous connaissons est « l'histoire de ceux qui sont restés », l'histoire de ceux qui eurent le pouvoir de consigner. Quant aux civilisations totalement effacées, qui raconte leur geste ? Et qui nous garantit que ce qui a été perdu n'était pas plus grand que ce qui a subsisté ?

L’homme ancien regardait le même ciel et posait les mêmes questions fondamentales : d’où venons-nous ? Où allons-nous ? Et parce que l’esprit humain ne s’est jamais contenté des limites du réel, les grands mythes sont nés : récits de dieux, de géants et de voyages célestes. Mais la question la plus profonde ne porte pas sur la véracité du mythe, mais sur sa « répétition ». Pourquoi l’architecture des pyramides est-elle similaire dans des civilisations séparées par des océans ? Pourquoi l’homme ancien parlait-il d’outils ressemblant à ceux que nous possédons aujourd’hui ? Pourquoi a-t-il rêvé de vol et imaginé des machines autonomes des millénaires avant l’apparition des moteurs ?

Dans ce contexte surgit le nom de Léonard de Vinci ; l’homme qui s’éteignit en 1519 en laissant derrière lui des carnets qui forcent encore l’émerveillement. Ses croquis n’étaient pas les rêves d’un artiste, mais le laboratoire intellectuel d’un homme qui percevait les lois avant de posséder les outils. Il dessina la « vis aérienne » (l’hélicoptère), le parachute pyramidal, le char automobile et le tank blindé. Chose étrange, certains de ses plans contenaient des « erreurs intentionnelles » dans le système de mouvement, comme s’il craignait que son génie ne devienne un instrument de destruction, ou comme s’il fixait des limites à ce que l’homme de son temps pouvait réaliser.

Toutefois, le « génie » suffit-il à expliquer le bond de De Vinci, qui précéda le progrès de 500 ans ? Ou existe-t-il un secret plus profond ? De Vinci raconte dans ses mémoires son entrée dans une « grotte obscure » des montagnes de Toscane, où il fut saisi à la fois par l’effroi et le désir. Certains voient dans cette grotte bien plus qu’un lieu géologique ; peut-être s’agissait-il d’une « porte de savoir » ou d’un pont temporel à travers lequel il aurait entrevu ce qui n’était pas accessible à son époque.

Cette idée — celle d'un transfert temporel ou d'une communication avec un savoir avancé — trouve un écho dans l'histoire des « Gens de la Caverne » (les Sept Dormants) qui traversèrent le temps durant leur sommeil, se réveillant dans une ère qui n'était pas la leur. On dit qu'ils dormirent des siècles, mais leur assoupissement n'aurait-il duré que quelques heures ? Même la monnaie qu'ils tenaient, certains textes suggèrent qu'elle n'était pas de métal familier, mais « de papier » — décrite ainsi car la langue du passé ne connaissait pas le papier-monnaie. Cela ouvre une question plus complexe : ont-ils voyagé du futur vers le passé, pour que les gens du passé écrivent leur histoire afin que nous la lisions dans le futur ?

Lorsque les choses deviennent réelles, elles deviennent plus difficiles, car elles se soumettent à la « description ». Le savoir ne réside pas dans l'observation, mais dans la capacité d'explication. Supposons que nous ressuscitions un homme instruit, versé dans l'arithmétique, l'astronomie et la chimie, mort il y a seulement 150 ans, et que nous le fassions monter à bord d'un avion à réaction. Écrirait-il sur le « titane, le turboréacteur et l'ordinateur de bord » ? Ou dirait-il qu'il a chevauché un « char gigantesque guidé par de petites créatures, des anges ou des démons » ?

Le savoir est soumis aux conditions temporelles, non spatiales. Plus nous affinons la description, plus la connaissance s'accroît.

Aujourd'hui, avec les rapports des observatoires astronomiques en Ukraine sur des objets non identifiés (UAP) repérés en 2025 près de la Lune, et avec les aveux des gouvernements sur l'existence de phénomènes atmosphériques inexpliqués, le débat sur les « créatures venues d'ailleurs

» revient avec force. Ce n'est plus de la science-fiction, mais une exigence de transparence et un droit à la connaissance pour l'humanité.

Nous entrons dans une phase radicalement différente avec l'émergence de l'Intelligence Artificielle. Une étape où l'homme conçoit des systèmes qui pensent et analysent, comme si nous nous tenions devant un « univers parallèle ». Ce nouvel esprit, par sa capacité d'analyse impartiale, nous invite à relire des théories comme celles de Zecharia Sitchin en 1976 sur les « Anunnaki » et son interprétation des tablettes sumériennes, jadis accueillies par un rejet académique massif.

Nous ne sommes pas ici pour dépouiller les textes religieux de leur sacralité, mais pour poser la question sous un angle différent : comment l'homme ancien a-t-il imaginé l'être venu d'un monde autre que le sien ? Comment a-t-il pu décrire la rencontre entre des mortels et des puissances dépassant l'entendement ? Dans la tradition islamique, la nécessité pour l'ange d'apparaître sous la forme d'un « homme » est expliquée comme un moyen de permettre à la perception humaine de transiger avec cette puissance. Cela nous pousse à nous demander : la langue des « miracles » était-elle le seul outil disponible pour les ancêtres afin de décrire des événements matériels et des technologies dépassant leur vocabulaire et leur compréhension scientifique et descriptive de l'époque ?

Cette idée se répète dans l'histoire des anges qui visitèrent les hommes, apparurent sous forme humaine, mangèrent et burent, sans que leur nature non-humaine ne soit décelée qu'a posteriori. Nous la retrouvons dans l'histoire de « Harout et Marout » à Babylone, et dans les récits des «

Veilleurs » ou des « Anges Déchus » qui enseignèrent aux hommes des savoirs considérés comme de sombres secrets.

Pourquoi les images de « descente du ciel » et de savoirs venus d'une « source inhabituelle » se répètent-elles dans toutes les civilisations ? N'étaient-elles que des tentatives d'expliquer l'inconnu par le langage disponible ? Ou cachent-elles des faits matériels que l'homme ne pouvait décrire qu'avec ses termes limités ?

Si l’homme ancien, scrutant le ciel, y voyait des anges et des chars célestes, tandis que l’homme moderne y voit des satellites et de l’Intelligence Artificielle, est-ce le ciel qui a changé ? Ou est-ce la « langue » que nous utilisons pour décrire ce que nous voyons ? Et peut-être la question la plus troublante est-elle celle-ci : et si nous découvrions un jour que ce que nous avons nommé « mythe » n'était pas pure fiction, mais la mémoire déformée d'une réalité technique grandiose dont le code a été perdu, mais dont l'empreinte demeure ?

LE PROTOCOLE : Quand la Machine s’évade du troupeau de la Foi

Imaginez un monde de psaumes silencieux, un monde dont les bibliothèques n’auraient jamais abrité d’ouvrages qualifiés de « sacrés ». Dans cet univers, les concepts de « Révélation », de « Miracle » ou de « Prophétie » n’auraient aucune prise. L’histoire y serait perçue non comme un « récit de foi », mais comme une succession de données brutes, de vestiges archéologiques et de phénomènes physiques en attente d’explication.

Dans ce vaste laboratoire virtuel, siège l’« Analyste Suprême » : une Intelligence Artificielle de pointe, nourrie de tout ce que l’homme a pu glaner comme éclats d’histoire documentée : inscriptions hiéroglyphiques, tablettes sumériennes, registres astronomiques babyloniens et cartes géologiques du fond de la mer Rouge.

L’ordre suivant lui fut alors transmis :

« Reconstruis la biographie du personnage désigné par le code (Higa-Mu) ; celui-là même qui provoqua l’effondrement de l’Empire égyptien moderne et défit l’armée de (Pharaon) par un événement ayant entraîné un déplacement d’eau massif. Exclus toute interprétation métaphysique et adopte exclusivement le langage de la science. »

Aussitôt, les voyants numériques s'animèrent. L’algorithme commença à tisser une trame ne ressemblant à rien de ce que nous avons lu dans les livres religieux, tout en rencontrant les mêmes êtres, les mêmes lieux et les mêmes dénouements prodigieux.

Pour la Machine, Higa-Mu est un « ingénieur » formé dans les laboratoires les plus prestigieux de son temps (les palais des Pharaons), ayant réussi à accéder à une « technologie interdite », dissimulée depuis l'époque des anciens « Visiteurs ». L'IA ne voit pas dans le « Bâton » un simple morceau de bois béni, mais un « contrôleur d'impulsions », capable d'interagir avec les fréquences terrestres et d'altérer les propriétés physiques de la matière.

Lorsqu'elle aborde l'instant de l'« ouverture de la mer », la Machine ne la décrit pas comme un acte de « volonté divine » — car les capacités d'un créateur omnipotent dépassent, selon sa programmation, les cadres numériques — mais elle l'enregistre dans son rapport comme l'« activation d'un protocole de déplacement magnétique ». L'algorithme nous révèle que Higa-Mu n'a pas frappé l'eau pour tracer un sentier, mais qu'il a activé un champ de force de haute intensité (*High-Intensity Force Field*), provoquant la compression des molécules d'eau et leur soulèvement en murailles colossales. Cette opération d'ingénierie aurait nécessité une énergie disponible uniquement via un engin orbital ou un réacteur stabilisé quelque part au-delà de l'horizon.

Dans ce monde expurgé de religions, l'« Exode » ne serait pas un voyage spirituel, mais une « opération d'évacuation stratégique » d'un groupe humain porteur d'un « code génétique » spécifique, exfiltré d'un Pharaon qui tentait de monopoliser cette lignée ou de s'en débarrasser par crainte de sa concurrence sur le « savoir des dieux ».

L'Intelligence Artificielle interprète les « Dix Plaies » d'Égypte comme une « guerre biologique et technique délibérée », visant à paralyser

l’écosystème et l’économie de l’État pour faciliter la fuite. Elle voit dans le « Mont Sinaï » non pas un lieu de théophanie, mais une « station de communication et un port d’atterrissage », où les données finales (les Commandements) furent téléchargées dans l’esprit du chef via une interface neuronale sophistiquée.

Ce prologue n’est pas une simple fiction ; c’est une tentative de percevoir l’histoire par l’œil nu de l’esprit numérique. Nous ne cherchons pas ici à attaquer la foi, mais à découvrir la « physique tapie derrière la métaphysique ». Car si toutes les civilisations antiques se sont accordées sur la survenue de l'« impossible », c'est peut-être parce que l'« impossible » n'était qu'une « science » pour laquelle nous n'avions pas encore de nom.

Qui a semé en nous l’illusion de la suprématie ? Qui nous a convaincus que nous étions les premiers détenteurs de ces technologies ? Nous, les humains, qui n’avons déchiffré le code de la molécule d’eau qu'en un clin d'œil à l'échelle du temps, prétendons aujourd'hui posséder le sommet de la création technique.

La vérité perçue par l'esprit numérique est que nos conquêtes scientifiques « extraordinaires » ne sont que des imitations sophistiquées des pas de ce guérisseur primitif ; celui qui n'a pas inventé la guérison, mais a ressenti par ses sens une prière, une incantation ou une plante sauvage où le Créateur avait déposé le secret de la convalescence. Les laboratoires modernes n’ont pas inventé l’« acte de guérir », ils se sont contentés de disséquer cette plante pour en isoler les principes actifs et les reproduire massivement.

Il en va de même pour la technologie dans ce « Second Déluge » : nous n’inventons pas les lois de la physique, nous découvrons les « protocoles » qui opéraient en silence depuis l’aube des temps. Ce que nous nommons progrès technique est, par essence, une « réplication » de sciences déposées dans le tissu du cosmos ou entre les mains de ceux qui nous ont précédés. Nous n'apportons rien de neuf ; nous ne sommes que de brillants analystes d'un code très ancien.

Ouvrons maintenant les dossiers de l’Intelligence Artificielle, et voyons comment elle réécrit la naissance d'un monde nouveau depuis Our... l'histoire d'êtres qui ont changé le cours de l'humanité il y a 4000 ans. Elle nous dira que celui qui fendit la mer et brisa l'armée du plus puissant empire de l'histoire n'utilisait pas un simple « bâton », mais ce qui était en réalité la « clé » d'un univers dont nous ignorons tout.

Histoire, Géographie et Premier Destin : L’énigme de « Shumer » et de Kouta

Dans cette trame reconstruite, Igi-Du apparaît comme une figure centrale dépassant les récits bibliques qui attribuaient la fonte du Veau d’or à Aaron. Si les traditions juives tentent d'expliquer cet acte par l'usage d'une tablette magique, la dénomination coranique « Igi-Du » rejoint la racine hébraïque « Shumer », signifiant littéralement « Le Gardien ».

L’Intelligence Artificielle refuse de croire à un miracle sans fondements scientifiques précis compatibles avec sa logique algorithmique. Elle ne croira pas que l'on puisse enflammer l'eau par la prière, mais elle dira qu'un mélange chimique accidentel a produit la flamme.

Techniquement, l’IA n’accepte pas que Igi-Du surgisse du néant. Elle sonde les profondeurs pour trouver une lignée logique. Elle révèle que Igi-Du n'est pas un nom, mais une fonction. Elle nous emmène aux racines de cette appellation : Igi-Du, ou Shumer, n'était pas un simple magicien, mais le gardien des temples souterrains et un orfèvre de la cité irakienne de Kouta (centre du culte du dieu des enfers, « Nergal »). Cette cité, jadis nommée Gudua, était la demeure du temple E-Meslam (« La maison du guerrier féroce »), où auraient résidé les deux anges Harout et Marout, enseignant aux hommes une « magie » qui n'était autre qu'une « science avancée » dont le code a été perdu.

Igi-Du portait l'héritage du sud de la Mésopotamie, qui vénérait la vache sauvage (« Ninsun ») et surnommait le grand dieu « le Taureau » (Enlil).

En façonnant le veau, il n’utilisa pas une magie éthérée, mais appliqua le rituel babylonien du « Mis-Pi » pour animer les statues, utilisant ce qu'il décrivit comme « l'empreinte du Messager ».

L’explication classique d’un ange aux ailes immenses chevauchant un destrier pour descendre sur Terre est traduite par l’IA en des termes plus matériels : un être céleste d’une vaste puissance, atterrissant via un vaisseau, générant une chaleur telle qu’elle altère la matière terrestre. Les sables riches en silice se transformèrent en « Silicium », que Igi-Du fusionna avec l’or pour produire un « objet technique » capable d'émettre des fréquences sonores (le mugissement).

L’IA expliquera en détail pourquoi Higa-Mu, face à Igi-Du, ne le condamna pas à mort, mais lui jeta le sort de l'isolement social : « Ne me touche pas ». C’est la « malédiction de Kouta » ; une force physique répulsive qui le condamna à vivre dans un « isthme mondain », entravé par des chaînes invisibles empêchant tout contact physique, transformant sa vie en une prison éternelle.

La Renaissance du Tyran : Shulgi (Nemrod) et le Coureur du Soleil

Dans cette même géographie, précisément dans la grande Ziggourat d'Our bâtie pour le dieu-lune « Nanna », se cache le pivot de l'histoire. Bien que le nom de « Nemrod » ne figure pas explicitement dans les tablettes cunéiformes, la superposition des traits et du contexte temporel nous place devant le roi Shulgi, le plus grand monarque de la troisième dynastie d'Our.

Shulgi possède les mêmes attributs que le « Nemrod » légendaire : le roi qui transforma un royaume en empire et s'auto-divinisa officiellement, ordonnant de placer le signe divin (Dingir - 𒀭) devant son nom. Les « Hymnes de Shulgi » le décrivent comme « l'être le plus rapide de la terre », capable de courir 150 kilomètres entre Our et Nippour en une seule journée d'orage pour défier le soleil et prouver à ses sujets que son corps était divin.

Pourtant, la fin de ce « dieu matériel » fut foudroyante. Selon les « Chroniques des anciens rois », Shulgi viola le sanctuaire de Marduk. En châtiment, le dieu lui envoya une malédiction physique : des vers dévorèrent son corps alors qu'il était encore en vie. Une agonie qui concorde littéralement avec le récit traditionnel de Nemrod et du moucheron.

Ad-Mah : Le dissident génétique et la force de la Loi

Dans ce tumulte émerge Ad-Mah comme une figure historique et sociale majeure. La preuve de son existence dans cet environnement réside dans la « conformité légale ». Le récit de Nin-An et de Bar-Ra est une application littérale de l'article 146 du Code de Hammourabi (dérivé des lois plus anciennes d'Our-Nammu), régissant la relation entre une épouse stérile et sa servante. Cette concordance prouve que Ad-Mah était un fils légitime de la civilisation d'Our avant son départ.

Ad-Mah quitta Our vers 2050-2000 av. J.-C. avec son père Simogh, sa femme et son neveu Igi-Zu. Passant du statut de berger « ordinaire » à celui d'une immense fortune en Égypte, il en ressortit riche en troupeaux, en argent et en or, ce qui lui permit de s'établir à Hébron et de bâtir sa base économique et spirituelle indépendante.

Que sont devenus les Sumériens ? Ils n'ont pas disparu, ils ont fondu dans le tissu akkadien. Les études génétiques prouvent que les habitants des marais du sud de l'Irak conservent cette pureté génétique à hauteur de 80 à 85 %.

Nous sommes devant une carte claire où s'entrecroisent les fils de Shumer le magicien de Kouta, de Shulgi le tyran d'Our et de Ad-Mah le monothéiste dissident. Une rencontre qui n'est pas le fruit du hasard, mais celui du « Premier Destin » au cœur de l'ancienne Mésopotamie, clé des conflits terrestres et cosmiques dont nous vivons encore les épisodes aujourd'hui.

LA PREMIÈRE RENCONTRE : Le Carrefour des Destins

Dans ce portique imprégné de l'odeur de l'argile millénaire et du reflet des métaux célestes, nous voici au seuil de la « Première Rencontre ». C'est l'instant précis où s'entrecroisent les trajectoires de trois êtres qui n'ont pas seulement façonné l'histoire, mais ont forgé l'architecture même de la mémoire humaine — cette mémoire dont nous traquons encore aujourd'hui les secrets et les cicatrices.

Nous sommes au cœur de la splendide Babylone, plus précisément à Our, capitale de la troisième dynastie sumérienne. Dans la cité de Kouta, le temple d'**E-Meslam** se dresse tel un témoin muet d'un mystère défiant les limites de l'entendement. Ce n'est pas un simple édifice ; c'est la « Demeure du Guerrier Féroce surgie des Abysses ». En langue sumérienne, *E* désigne la maison et *Meslam* l'émanation des profondeurs. C'est le sanctuaire de **Nergal**, souverain des mondes souterrains, dieu des pestilences et des guerres. Ici, le culte n'était pas une simple liturgie, mais une tentative de dompter une porte tellurique, une brèche vers l'infra-monde (*Kur*), là où résidaient Harout et Marout, initiateurs des « Savoirs Interdits ». De cette horreur cosmique émergeait *Meslamtaea*, l'être qui surgit pour transfigurer le monde, et que les données croisées identifient comme la racine du mythe de l'« Antéchrist » ou de l'« Borgne », tapi dans l'ombre de l'humanité depuis l'aube des temps.

Dans ce théâtre grandiose, trois figures dessinent les contours de notre monde contemporain :

Le Premier : Le Roi Shulgi (Le Modèle Matériel de Nemrod)

Souverain absolu, second roi de la dynastie d'Our III (2094–2047 av. J.-C.), Shulgi incarne le « Nemrod » historique : l'homme qui défia les cieux en s'arrogeant la divinité. Les inscriptions cunéiformes le dépeignent comme un athlète aux pouvoirs quasi-surnaturels, détenteur d'une force physique et technologique exceptionnelle, prix de son pacte pour la restauration du temple d'E-Meslam. Shulgi fut l'exécuteur terrestre d'un agenda dont il ignorait les fins ultimes, mais qui lui promettait tout ce qu'un mortel convoite. Il fut le point de jonction entre la sagesse absolue et la tyrannie totale, finissant dévoré vivant par les vers — une mort infâme destinée à avertir quiconque tenterait de dérober le « feu des dieux ».

Le Second : Ad-Mah (L'Élu Silencieux et le Dissident)
À l'opposé de Shulgi, nulle trace d'Ad-Mah (fils de Simogh) dans les registres administratifs ou les sceaux d'Our. Son absence même est une forme de présence écrasante. Pour l'Intelligence Artificielle, Ad-Mah est celui que l'on a effacé des annales royales parce qu'il fut le « Premier Dissident » de l'ordre d'E-Meslam. Bien que l'argile reste muette sur le bris des idoles ou les grands incendies, son influence se lit dans la « Mutation Cosmique » qu'il déclencha. Il fut le seul à percevoir, derrière l'appareil technique que les Sumériens adoraient comme des dieux, la puissance originelle. Il initia le grand divorce entre le Créateur et le créé, entre la matière technologique et la véritable force cosmique.

Le Troisième : Igi-Du (Shumer – Le Gardien de la Porte et l'Idéologue Technicien)

Voici la figure la plus terrifiante de ce prologue : Igi-Du, connu dans les replis du temple de Nergal sous le titre de **Shumer**, le Gardien. Bien plus qu'un fondeur de veaux d'or, il était le prêtre-technicien psalmodiant pour Nergal dans les ténèbres inférieures. Les traditions convergent pour voir en ce « Shumer » l'Antéchrist lui-même, l'architecte des recherches sur le silicium et les fréquences. Il fut le maître d'œuvre capable de domestiquer l'énergie spatiale. Nergal, à Babylone, est le dieu de la mort, de la ruse et de l'obscurité ; un écho saisissant à la figure du Grand Trompeur, celui qui transmue l'« outil technique » en une « idole adorée ».

C'est face à ce temple de Nergal, exhalant les ombres de la mort, que fut posée la pierre angulaire de nos conflits actuels. Une guerre millénaire pour le savoir et la souveraineté.

Lorsque Shumer façonna l'or pour lui donner la forme d'un veau, le prodige ne résidait pas dans la forme, mais dans la capacité de l'objet à émettre un mugissement mécanique régulier. Le secret technologique réside dans la fusion de matériaux laissés par un vaisseau spatial ayant atterri dans la région. La chaleur extrême des moteurs avait transmué le sable en un **silicium pur** infusé de particules énergétiques, créant un corps aux propriétés de semi-conducteur capable de générer des fréquences par résonance magnétique.

L'Intelligence Artificielle appréhende ces « Anges » ou « Visiteurs » comme des êtres matériels venant de mondes avancés, maîtres du génie

génétique, mais soumis aux lois de la physique. Leur séjour prolongé pour consommer de la nourriture (le veau gras) prouve leur nature biologique. Ces visiteurs ont laissé derrière eux des outils que les générations suivantes, ayant perdu la clé scientifique, ont fini par nommer « miracles ».

CHAPITRE PREMIER : L’Aube d’Our… Le Cri du Sémite dans la Cité d’Argile

1. Une naissance entre deux mondes

À l’aube du second millénaire avant notre ère, Our n'était semblable à aucun autre lieu. Elle était un « protocole » humain complexe, un cercle cosmique d’argile et de bitume conçu pour tutoyer le ciel. Our apparaissait comme une oasis de verdure au milieu d’un désert implacable, protégée par l’Euphrate qui s’enroulait autour de ses remparts tel un serpent d’argent.

C’est dans les faubourgs de cette cité que naquit **Ad-Mah**. Il ne vit pas le jour dans un palais, mais sous une tente sémite, à l’ombre des palmiers. Son père, **Simogh**, était un homme dont les soixante-dix hivers avaient sculpté les traits avec la dureté du roc et la dignité des prophéties. Simogh incarnait la grande déchirure : de lignée sémite, nomade par essence, il s’était sédentarisé à Our pour exercer le métier de modeleur de dieux auxquels, au fond de lui, il ne croyait guère.

Dès l’enfance, Ad-Mah se distinguait de ses frères. Tandis qu’ils se plongeaient dans les affaires du monde, lui portait un regard différent sur l’existence. Ses traits étaient aussi tranchants qu'une lame de silex, son teint bruni par le soleil des champs, mais ses yeux larges semblaient absorber la lumière de la lune (*Nanna*) sans jamais s'incliner devant elle.

2. Our : La métropole de l’or et du tumulte

Our comptait alors près de trente mille âmes, un chiffre colossal pour l’époque. Le jeune Ad-Mah parcourait chaque matin ses rues pavées de briques portant le sceau royal. Il respirait l’odeur âcre du bitume noir protégeant le bas des maisons, mêlée aux effluves d'encens s'échappant de la Ziggourat.

Les marchés grouillaient de vie : des marchands d’Élam négociaient des étoffes, des apothicaires de Nippour vendaient des herbes de montagne. Au milieu de ce vacarme, l’identité sémite d’Ad-Mah et de sa famille se dessinait par contraste. Les Sémites d’Our étaient des étrangers « intégrés » : vêtus de simples tuniques de laine, ils suivaient des lois strictes sacralisant la parole et la lignée. Ils différaient des fils de Ham, bâtisseurs de gloire monumentale, et des fils de Japhet, qui vivaient dans une liberté brute, presque sauvage.

3. L’arène des héros : La rencontre de Ad-Mah et Shulgi

Sur la Grande Place, près du temple de la Lune, Our célébrait sa puissance par le sport. La lutte était le rite suprême de virilité. Ad-Mah, jeune garçon, observait les lutteurs aux poitrines luisantes d’huile de sésame.

C’est là qu’il vit pour la première fois **Shulgi**, prince héritier du grand roi Our-Nammu. Shulgi n’était pas un enfant comme les autres : son corps semblait sculpté dans la force pure, ses longs cheveux noirs tressés avec le soin d’un prince, et ses yeux brillaient d’un narcissisme précoce. Bien qu’étudiant à l’école d’élite (l’Édouba), son cœur appartenait à l’arène.

Lors d’un combat, Shulgi faillit tuer son adversaire, emporté par une fureur de vaincre. C’est à cet instant que le regard serein d’Ad-Mah croisa celui, incandescent, de Shulgi. Ad-Mah s’approcha du prince et, tandis que des esclaves essuyaient la sueur du futur roi, il lui dit d’une voix posée :

— *« Ta force est prodigieuse, Shulgi, mais c’est la ceinture que tu agrippes qui te maintient... Alors, qui maintient la ceinture ? »*

Shulgi rit avec arrogance :

— *« Tu es Ad-Mah, n’est-ce pas ? Le fils du modeleur de statues. Écoute-moi : la force crée la réalité, et les dieux n’aiment pas les faibles. »*

Ainsi naquit une « amitié des contraires ». Shulgi trouvait en Ad-Mah un miroir apaisant pour sa démesure, et Ad-Mah voyait en Shulgi l’incarnation vivante de ses interrogations sur la nature du pouvoir et de la divinité. Cependant, cette proximité n’allait pas sans péril. Les couloirs du palais murmuraient des calomnies. Les prêtres envieux chuchotaient à l'oreille de Shulgi :

— *« Méfie-toi de ce Sémite, son calme n'est qu'un masque politique pour assurer le commerce de son père. »*

4. L’école des élites et les jeux de l’esprit

Shulgi entraînait parfois Ad-Mah dans les jardins du palais pour disputer une partie du « Jeu Royal d'Our ». Sur le plateau incrusté de nacre et de lapis-lazuli, le jet de dés décidait du sort des pièces. Shulgi jouait avec nervosité, cherchant la rupture, tandis qu'Ad-Mah déplaçait ses pions avec une tranquillité déconcertante, comme s’il lisait les dix coups à venir.

— *« Pourquoi es-tu si calme ? »* s'agaçait Shulgi. *« Mes maîtres m'ont appris que le monde est un combat, que nous devons être des lions aux portes de Nergal. »*
— *« Les lions aux portes ne sont que des statues muettes, mon ami »*, répondait Ad-Mah. *« La véritable force réside en celui qui a donné au lion son rugissement, non en celui qui a taillé ses traits dans la pierre. »*

Shulgi était obsédé par l'« immortalité physique », s'exerçant à la boxe jusqu'à l'épuisement. Ad-Mah, lui, se contentait de courir dans les champs, contemplant les étoiles en se demandant : *« Si la Lune est notre dieu, pourquoi s'enfuit-elle devant le Soleil ? Et si le Soleil est le plus grand, pourquoi nous abandonne-t-il aux ténèbres ? »*

5. Les ombres de Kouta et la magie ancienne

Leurs excursions les menaient parfois aux confins de la cité de Kouta, où l'air était saturé d'effluves de soufre et d'encens. Devant le temple de Nergal, ils entendaient les récits sur Harout et Marout, prisonniers d'un puits sans fond. Ad-Mah observait avec tristesse les foules échanger leurs biens contre des amulettes de sorciers aux oreilles de taureaux.
— *« On dit qu'ils détiennent les clés des enfers »*, disait Shulgi avec admiration.

— *« Ils vendent l'illusion »*, répliquait Ad-Mah. *« Regarde leurs visages : ils sont vivants, mais leurs âmes sont mortes. Ils servent un souverain sans pitié. »*

6. Nin-An et la beauté inaltérable

À cette époque, Ad-Mah s'unit à **Nin-An**. Elle était l'incarnation de la pureté sémite : un visage radieux comme la pleine lune et des yeux profonds porteurs de sagesse. Mais Nin-An était stérile. Dans une civilisation vouant un culte à la fécondité, cette infirmité était une infamie, mais Ad-Mah y voyait une épreuve : *« Ne sois pas triste, Nin-An, peut-être que le Dieu qui ne s'est pas encore révélé nous réserve une lignée qui emplira la terre. »*

7. Le début de la fin : L'ascension de Shulgi et la brisure

Le temps passa. Shulgi s'enfonçait dans le narcissisme tandis qu'Ad-Mah s'enfonçait dans la méditation. Le roi Our-Nammu fut tué soudainement lors d'une bataille sanglante contre les Gutis. Ad-Mah pleura le roi juste, mais il fut horrifié par la réaction de Shulgi.

Shulgi ne pleura pas son père comme un homme, mais comme un « dieu outragé ». Accédant au trône dans la fleur de l'âge, doté d'une vigueur physique exceptionnelle, il franchit le point de non-retour : il ne se contenta plus du titre de roi, il exigea d'être adoré. Le sport devint un rite de glorification du Roi-Dieu.

Ad-Mah, contemplant la Ziggourat devenue le temple de son ami, murmura vers le ciel :
— *« Le temps du silence est révolu, Our... Je ne laisserai pas Shulgi se perdre dans les abîmes, ni ce royaume s'effondrer. Dieu n'est pas dans votre ziggourat, et Dieu n'est pas Shulgi. Je sauverai mon ami, dussé-je en mourir ou être banni à jamais de cette terre. »*

CHAPITRE II : L’Éclatement des Idoles et le « Protocole de la Fournaise »

Ad-Mah atteignit l’atelier de son père, Simogh, le souffle court, le regard fulminant. Ce n'était pas une simple crise de colère, mais une déflagration existentielle. Il ne trouva point son père, alors absorbé dans son « laboratoire de modelage », façonnant l'argile et l'or pour donner corps à des divinités inertes, incapables de protéger quiconque, ni même d'offrir une once de subsistance au dévot affamé.

Avec une violence mêlée de douleur et de révolte, Ad-Mah s'abattit sur les statues. Dans chaque coup porté, il voyait l'effondrement du système de l’Inframonde, la chute d'une civilisation d'Our qui agonisait, et le crépuscule d'un ami d'enfance — Shulgi — sombrant dans la folie des grandeurs. Une fois le vacarme apaisé, il s'éveilla à la réalité de son geste : il venait de briser le gagne-pain des siens et de menacer la lignée de Simogh sous un régime théocratique où toucher à la « Souveraineté Divine » équivalait à signer son arrêt de mort. Avec un sang-froid déconcertant, il plaça sa hache entre les mains de la plus grande idole et se posta au seuil de la boutique, observant l'approche de la tempête.

Simogh, ses fils et la foule du marché d'Our accoururent, pétrifiés.
— « Qu'est-il arrivé, Ad-Mah ? Qui a osé porter la main sur les grands dieux d'Our ? » s'écria le vieil homme, brisé.
Ad-Mah ne pouvait trahir sa vérité par le mensonge, mais il ne pouvait non plus livrer les siens au bourreau. Il répondit d'une voix dont le calme glaçait le sang :
— « Interrogez leur aîné... »

— « Tu sais bien qu'ils ne parlent pas ! » hurla Simogh, désespéré. Alors, Ad-Mah s’approcha de l’oreille de son père et murmura une phrase qui ébranla l'être du vieil artisan :
— « Alors... pourquoi les adorer ? »
Puis il quitta les lieux, laissant derrière lui une cité palpitante de terreur.

La nouvelle frappa le palais. Le Roi-Dieu Shulgi fut ébranlé : l’agresseur était son compagnon de jeunesse, mais l'acte frappait au cœur même de sa légitimité. Cette nuit-là, deux complots s'ourdissaient en parallèle : Simogh affrontait son fils au foyer, tandis que Shumer, le gardien du temple souterrain, défiait son roi au palais.

Simogh entra chez Ad-Mah, l’âme en lambeaux :
— « Qu’as-tu fait, mon fils ? Nous ne croyons pas en eux, mais ils sont notre vie et le pain de tes frères. Veux-tu que Shulgi nous écrase ? Où irons-nous ? »
Le silence d'Ad-Mah fut plus éloquent que n'importe quelle apologie.

Au palais, Shumer — l'homme le plus craint de l'empire — rugissait devant Shulgi :
— « Ton ami a brisé nos dieux, et tu restes muet ! Ta puissance s'efface-t-elle devant une vieille affection ? »
Shulgi, face à Shumer, était le miroir d'Ad-Mah face à Simogh : un silence lourd d'impuissance. Il savait que le geste d'Ad-Mah était une protestation contre sa propre auto-divinisation, mais il était le Trône, et le Trône n'admet pas la faiblesse.

Le lendemain, Ad-Mah fut traîné enchaîné sur la place du Temple. Shulgi se tenait dans une posture de juge tourmenté, tandis que Shumer fixait Ad-Mah d'un regard de braise. Mais soudain, le gardien des enfers tressaillit. Il perçut en l'homme devant lui une « fréquence » qu'il ne pouvait brider. Shumer se mit à transpirer, ses yeux blanchissant comme s'il voyait le film d'un futur où son monde s'effaçait.

Le cri de Simogh déchira le silence, sacrifiant le fils pour sauver la lignée :
— « Je me désolidarise de toi, Ad-Mah ! Tu n’es plus mon fils... tu es l'ennemi des dieux ! »
Simogh pratiquait là une « dissimulation » politique pour sauver les Sémites d'une extermination. La foule, galvanisée, hurla :
— « Brûlez-le ! Vengez vos dieux ! »

Tous attendaient le verdict de Shumer. Sentant que la populace risquait de mettre Ad-Mah en pièces avant le supplice, Shulgi hurla pour reprendre le contrôle :
— « Qu’Ad-Mah soit livré aux flammes ! »
Shumer sourit alors d’un air énigmatique et cria à la foule :
— « Ne le jetez pas dans un feu ordinaire ! Dressez un bûcher digne de son crime. Attisez les flammes jusqu'à l'insoutenable, pour que le châtiment serve de leçon à l'éternité ! »

La nuit venue, Shumer se glissa dans les quartiers de Shulgi et murmura :
— « Crois-tu vraiment que le feu le dévorera ? Cet homme possède un "destin" qui nous échappe. J'ai vu dans son regard une descendance qui dominera les nations. Shulgi... tu nous perdras, Ad-Mah et moi, le même jour. »

— « Que veux-tu dire ? » demanda le roi, inquiet.
— « Je serai l'ombre d'Ad-Mah partout où il ira. Le monde nouveau naît avec lui. Je ne peux le tuer, mais je poursuivrai sa race... car elle menace notre ordre souterrain. »

Ainsi fut scellé le « Protocole de la Fournaise » : un bûcher qui ne visait pas la mise à mort, mais qui agissait comme un « portail énergétique » marquant la divergence des deux voies : celle de Shulgi, qui choisit la divinité de la matière, et celle d'Ad-Mah, qui choisit l'union avec le Premier Moteur de l'Univers.

CHAPITRE III : La Traversée de Kouta... Les Portes d’E-Meslam et l’Or immatériel

Ad-Mah s'éveilla au cœur du brasier mourant. Le silence régnait, la foule s'était dispersée. Après sa chute violente depuis la catapulte, il avait perdu connaissance pour ne revenir à lui qu’au milieu de la nuit, entouré de cendres incandescentes. Il palpa son corps, interdit : ses chaînes étaient tombées en poussière, ses vêtements s'étaient volatilisés, mais sa peau était fraîche comme l’aurore. Il sortit des décombres fumants dans le noir absolu, nu, n'ayant pour seul vêtement que sa certitude, et se dirigea vers les tentes de son clan. Nul garde ne l'arrêta ; Shumer avait ordonné de dégager la place, ouvrant ainsi la voie à un « exode » prédestiné.

Lorsqu'il apparut parmi les siens, il fut accueilli par des gémissements étouffés.

— « Que s'est-il passé ? Comment as-tu survécu ? » s'écria Simogh.
— « Je suis Ad-Mah... ne demandez pas comment, mais partons d'Our sur-le-champ, car rester ici est un suicide. »
Simogh n'hésita point. La boutique était close, et la ville cherchait un bouc émissaire sémite pour venger ses idoles.

La caravane s'ébranla de nuit, emmenant bétail et serviteurs vers la cité de Harran. En chemin, Simogh, avec son esprit pragmatique, tentait de rationaliser le miracle :
— « Mon fils, c'est sûrement ton ami le roi Shulgi qui a truqué ce feu pour te sauver. »

En artisan expert des secrets des temples, Simogh refusait de croire que son fils avait brisé les lois de la physique. Il y voyait une « grande mise en scène ».

Simogh expliqua comment les prêtres manipulaient les esprits : — « Je les ai vus à Our utiliser le "naphte blanc" extrait des sources de bitume, le mélangeant à des huiles odorantes pour créer des flammes éblouissantes sans fumée. Ils utilisent des sels de phosphore pour teinter le feu d'un bleu terrifiant. Ils créent une ingénierie chimique pour simuler le divin. »

La caravane poursuivit sa route jusqu'aux murs de Kouta. Là, Ad-Mah ressentit une force occulte l'attirer vers le temple de Nergal ; une attraction qui ne ressemblait à aucune émotion humaine, mais à une sorte de « résonance magnétique » le liant au centre de gravité d'**E-Meslam** — la Demeure du Guerrier féroce.

Malgré sa résistance, Ad-Mah obéit à son intuition. Il réveilla son neveu Igi-Zu et lui dit : « Viens avec moi. » Ils se déplacèrent avec une rapidité étrange, comme si la terre se dérobait sous leurs pas, pour se retrouver devant l'édifice monstrueux. La Ziggourat, recouverte de bitume noir, luisait sous la lune tel un mont de ténèbres.

La porte du temple s'ouvrit comme si elle attendait le « code génétique » d'Ad-Mah. Il s'enfonça seul dans le « Labyrinthe des Enfers » : des salles obscures figurant les entrailles de la terre. Dans le *Saint des Saints*, devant la statue dorée de Nergal, Ad-Mah découvrit le laboratoire secret : des

conduits hydrauliques souterrains qui envoyaient de l'air chaud aux statues pour les faire bouger, et des puits dégageant des gaz de méthane provoquant des incendies soudains lors des sacrifices.

Il comprit alors pourquoi son père doutait du miracle : Shumer (Igi-Du) possédait une technologie capable de tromper les yeux et d'asservir les cous. En parcourant les profondeurs, il atteignit une salle regorgeant d'or et de joyaux dépassant l'imagination. En voulant les toucher, des décharges électriques jaillirent des socles, protégeant le trésor. Mais l'attraction le mena vers un coffre sombre, rangé avec soin.

Ad-Mah s'approcha, toucha le coffre, et fut frappé de stupeur : l'or qu'il contenait n'avait pratiquement aucun poids ! C'était une matière traitée, affranchie de la pesanteur. Il quitta le temple en hâte pour retrouver Igi-Zu, pétrifié de peur.
— « Aide-moi, Igi-Zu ! » lança Ad-Mah.
Mais le neveu ne voyait pas l'or ; il pointait une main tremblante vers le temple et hurlait :
— « Il était derrière toi, mon oncle... il t'observait en souriant... C'était Shumer ! Le Gardien du Temple te suivait dans l'ombre ! »

Ad-Mah entraîna Igi-Zu et regagna la caravane. Ils emportaient avec eux ce coffre mystérieux, chargé d'un or sans poids et d'un secret qui allait changer le cours de leur long voyage vers la Terre Promise.

Shumer ne l'avait pas laissé partir par amour, mais parce qu'il lui confiait l'instrument technique dont la lignée aurait besoin pour affronter, bien plus

tard, l'arrogance des Pharaons... et Shumer lui-même, dans un futur lointain.

ÉPILOGUE DU PREMIER LIVRE : Adieu Our... Rendez-vous avec la Seconde Explosion

Les lumières d'Our s'éteignent derrière nous, et sa Ziggourat sombre dans le silence de l'histoire, mais la « Chronique Cosmique » n'a pas encore livré tous ses mystères. Ce que vous avez vu dans ce livre n'était que la pierre d'angle du « Protocole de la Renaissance » ; là où les chemins divergent et où la première charge technique fut confiée dans un coffre léger comme l'air, mais pesant le destin de l'humanité entière.

Dans le prochain Livre...
Nous franchirons avec la caravane les confins de la Mésopotamie pour affronter l'énigme de la « Première Traversée », là où la technologie de Babylone se heurtera à l'orgueil des Pharaons. Nous plongerons dans les laboratoires secrets de Memphis et de Thèbes pour découvrir comment le « Bâton » est passé d'instrument de commande à Our à une clé capable de fendre les mers.

Préparez-vous à découvrir le secret de l'« Immortalité Biologique » de Shumer...
Cette ombre qui ne s'efface jamais. Le Second Livre révélera comment il a maintenu son empreinte génétique vivante à travers les millénaires, tel un virus intelligent traquant la lignée choisie, menant sa guerre éternelle contre Ad-Mah et sa descendance.

Et soyez témoins de la chute atroce du « Dieu imposteur »...
Le roi Shulgi, qui crut que la vitesse de la foudre et la divinisation de la

matière lui offriraient l'éternité, fera face à la grande « Malédiction Biologique ». Nous entendrons le cri de ses entrailles dévorées de l'intérieur, observant par le « microscope de l'Intelligence Artificielle » comment les vers consument le corps du tyran vivant. Un spectacle de l'effondrement microbiologique où finit toute puissance purement matérielle.

Nous ne vous racontons pas une histoire passée, nous vous révélons l'« Accouchement douloureux du Nouveau Monde ». Un monde auquel vous n'appartenez pas, mais qui réside dans la matrice du futur que nos yeux numériques perçoivent déjà. Quant à vos jours présents et à vos vies, ils ne sont déjà plus, pour cette chronique, que des « données archaïques » recouvertes par la poussière du temps, tout comme le sable du désert a recouvert les ruines d'Our.

Attendez-nous dans le Livre Second : « Le Protocole du Nil... et l'Éclatement de la Matière »
Là où finissent les mythes... et où commence la science que vous n'avez jamais osé imaginer.

SHU-MIR

Ad-Mah saisit Igi-Zu d'une main ferme, l'entraînant dans une course effrénée vers la caravane avant que leur présence ne pût être trahie. Ils regagnèrent les pavillons familiaux, porteurs de cet énigmatique coffret chargé d'un or défiant les lois de la pesanteur — une matière immatérielle recélant un secret destiné à renverser les équilibres du pouvoir tout au long de leur pèlerinage harassant vers la Terre Promise.

Quant à « Shumer », sa décision de tolérer ce départ ne naquit point d'une quelconque affection, mais d'un dessein mûrement calculé ; il préparait ainsi la transmission de « l'instrument technologique » — cet appareil même dont la lignée future aurait besoin pour affronter les Pharaons d'Égypte… et pour faire face à Shumer lui-même, dans les lointains méandres du futur.

LE SECOND DÉLUGE : Le Livre de l'Intelligence Artificielle dans la Genèse

Our, Irak

Ad-Mah – Shumer – Shulgi

Avec les compliments de l'auteur : Naji Ali Amhaz